

L'Hymne pour l'Ascension, la Nuit Serene et la Vie du Ciel sont des chefs-d'œuvre.

Réjoie est le poète des grandes ruines et des grandes désolations. Ses poésies sont pleines d'une majestueuse douleur. L'Ode sur les Ruines d'Italica est un chef-d'œuvre qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Presque tous les poètes Espagnols ont puisé leurs inspirations dans la guerre, l'amour, la patrie et la religion. La piété surtout est avec l'Écriture Sainte la source principale d'où jaillirent les flots de cette poésie si souvent grande et sublime.

Ce grand amour de la religion et de la patrie a inspiré de nos jours des chants élevés à une femme de génie, Dona Gomez. Elle a subi l'influence de Lamartine et de Victor Hugo sans rien prendre toutefois de la vague monotonie et de l'indécision du premier ou des témérités du second. Elle est grande sans emphase, et on ne trouverait dans ses modèles rien qui approche de ses inspirations morales et religieuses. Son hymne à la Croix est digne de la sainte majesté du sujet. Elle respire un calme de douleur et de foi, un serain enthousiasme, une simplicité pleine de grâce et de noblesse. Ses odes sur Napoléon sont dignes des plus belles de Victor Hugo.

Je ne cite que les grands noms. On voit que l'Espagne ne cédait à aucune nation la palme de la poésie lyrique. Aucun peuple, si ce n'est le peuple Hébreu, n'eut autant d'élevation et de majesté. Ces deux caractères conviennent essentiellement à la poésie lyrique, parcequ'ils sont les caractères de l'inspiration.

VIII

DE LA POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES ALLEMANDS

Je ne suis pas enchanté de la lyre allemande. Je n'ai jamais eu d'attrait pour le vague et le nuage. J'aime qu'on parle pour dire quelque chose. C'est le défaut des allemands de parler beaucoup pour ne rien dire et de travailler beaucoup pour ne rien faire.

Dans ses odes religieuses Klopstock comme toujours se perd dans les nuages et sa pensée est indécise et insaisissable. Ce génie si doux et si mélancolique semblait plus fait pour les rêves tendres et gracieux que pour les transports et les fortes passions de la poésie lyrique.

Ulhand rappelle Lystée. Sa lyre hardie et populaire souffle l'ardeur des combats et rappelle l'Allemagne à ses mœurs naïves et cordiales, à sa liberté, à son indépendance. Je connais peu Stolbez. Ce que j'en ai lu est loin d'avoir le charme saisissant et profond des *Hymnes à la nuit* de Novalès. Personne peut-être chez les Allemands n'aurait pu rivaliser avec ce jeune poète que la mort emporta avant la maturité. C'est qu'il croyait profondément et que son cœur ardent et pur avait reconqué aux froides croyances du protestantisme pour chanter les ineffables consolations du christianisme, prier la Vierge Marie et célébrer les merveilles de la bonté divine dans l'Éucharistie.

IX

L'écueil de la lyre allemande était cette indécision nuageuse, cette mystique obscure et souvent inintelligible, ce manque d'enthousiasme et de croyances religieuses, trop à la mode depuis l'invasion du protestantisme. Ce qui a fait sa fortune c'est cette douce rêverie, ce travail douloureux de l'esprit et du cœur cherchant la foi et l'amour; c'est la sensibilité impuissante et quelquefois l'ardeur patriotique de ses poètes au milieu du tumulte des invasions étrangères.

En France la poésie lyrique rencontra d'autres écueils, la sécheresse et la précision d'une langue dont la clarté et la facilité sont les premiers mérites et cet esprit actif et léger qui semble peu fait pour les enthousiasmes et les méditations de la poésie lyrique.

On connaît les excentricités de Ronsard. Malherbe fit la réaction. Aussi timide que son devancier avait été téméraire, il appauvrit la langue pour lui donner plus de force et de noble simplicité. Mais ses odes sont le fruit d'un travail opiniâtre plutôt que l'élan de l'inspiration.

Ce qu'il y a de plus lyrique au dix-septième siècle, c'est la religieuse et savante mélodie des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*. La lyre française n'a jamais mieux chanté que dans cette poésie inspirée des chants des Prophètes et qui passe sans effort de l'enthousiasme à la plainte, de la crainte aux allégresses de l'espérance, des chants de triomphe aux plus tendres épanchements de la prière.

Il suffit de comparer à ces hymnes religieux si doux, si pleins de suavité et d'éruption les froides imitations des Psaumes qu'à laissées l'élève de Boileau et l'imitateur de Racine, J. B. Rousseau, pour apprécier les beautés supérieures des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. La source d'inspiration est la même pour les deux poètes. Mais là où le tendre génie de Racine avait puisé de si hautes et si douces inspirations, le cœur insensible et vil de Rousseau n'a trouvé que de belles phrases, une froide harmonie, une élégance glacée. Il n'y a plus dans cette poésie factice rien de l'onction, de la sérénité, de l'enthousiasme et de la sublime simplicité du modèle. Cette poésie ne pleure jamais, ne prie jamais, ne frémit jamais de crainte, d'enthousiasme et d'amour: elle est froide comme le cœur du poète qui composait d'obscènes épigrammes pour amuser les libertins, et mettait toute la poésie dans l'expression, laissant la pensée aux orateurs et aux philosophes.

En vain chercherait-on dans ses autres poésies lyriques, quelque mouvement de l'âme. Ses trois livres d'Odes profanes valent encore moins que ses Psaumes. Ce sont souvent des chefs-d'œuvre de versification, de savantes compositions, un harmonieux tissu d'épithètes, de mots qui flattent l'oreille et d'images qui charment l'esprit. Ces qualités qu'il serait injuste de lui refuser sont tout à fait secondaires et insuffisantes à la poésie lyrique qui plus que toute autre vit d'émotions.

Rousseau a voulu imiter David. Cette seconde tentative n'a guère mieux réussi que la première. Il est impossible de retrouver dans le poète français ce mélange de naïveté et de magnificence, ces traits éclatants et sublimes que fait jaillir à tout instant le génie du poète Thébain; comme on y voit jamais la souplesse, la grâce, la sobriété, la concession et l'énergie d'Horace. Non-seulement il n'eut pas l'inspiration, mais il n'eut pas de génie. Avec le talent et un goût plus ou moins sûr, on ne peut contrefaire ni l'un ni l'autre.

Mais si l'on veut des compositions savantes, des vers harmonieux et bien tournés sans s'inquiéter de ce qui fait la première beauté de la poésie la pensée, le sentiment et la vie, on trouvera suffisamment ces qualités dans Rousseau. Si surtout on aime la convention dans l'art et l'imitation entêtée de ce qu'il est ridicule d'imiter, il y a dans Rousseau assez pour rassasier les plus avides désirs. Cela n'empêche pas qu'il n'a presque rien de lyrique. Il lui manque le fond et la moitié de

la forme. Il lui manque ce qui fait le fond de la poésie lyrique, l'idée le sentiment et souvent le sujet. Il lui manque une partie de la forme, l'expression animée. Il ne lui reste plus que l'élégance et l'harmonie. C'est peut-être assez pour ne pas mourir tout-à-fait: ce n'est pas assez pour être grand.

Ses cantates sont le chef-d'œuvre de la poésie vide d'idées et de sentiments.

Il y a dans Lefranc de Pompignan quelques strophes immortelles.

Gilbert mourut avant d'être un grand homme. Son ode sur le Jugement dernier et ses derniers vers d'une sensibilité si douce et si navrante promettaient un poète de génie, vraiment inspiré, et à tous égards digne d'un autre siècle.

André Chénier a des gémissements d'une exquise délicatesse et des flétrissures brûlantes pour les bourreaux de la révolution. Je goûte peu ses idées de révolution littéraire.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

C'est vouloir deux choses qui n'ont pas de sens. Des idées nouvelles, il n'y en a pas. Donner à des idées qu'on prétend nouvelles une forme antique c'est habiller la petite fille comme sa grand-mère, ou donner à un homme mûr son habit d'enfance.

Je ne fais aucun cas de Le Brun, le Pindare de la Révolution, qui prodiguait à tous les crimes heureux et à tous les nouveaux vainqueurs les chants barbares de sa lyre bizarre et vénale.

Casimir Delavigne sent trop son rhéteur. C'est à peine s'il en restera quelques fragments.

Béranger fut le poète du parti libéral et irrégulier, le chanteur populaire des gloires de l'Empire. Quelques-unes de ses chansons s'élèvent à la hauteur et à la dignité de l'ode. Malheureusement il s'est efforcé toute sa vie à faire la guerre aux gouvernements et à la religion et n'a dû une grande part de sa célébrité qu'aux obscurités et aux idées perverses dont il a rempli ses chants. S'il est permis de louer quelquefois ce talent merveilleux et flexible qui savait chanter l'héroïsme militaire comme les plus douces émotions, on ne peut assez flétrir ce mauvais citoyen qui employa sa vie à ruiner l'autorité dans la société et l'instinct honnête et chrétien dans les âmes.

C'est à des sources plus hautes que se sont inspirés les deux plus grands poètes du siècle, Lamartine et Victor Hugo. C'est à l'amour de la religion et de cette monarchie qui portait dans les plis de son drapeau le souvenir des grandeurs et des prospérités de la France, qu'ils ont dû leurs plus beaux chants. Ils sont ensuite sortis du temple: mais la harpe des poètes n'a fait entendre aucun son sublime au souffle du doute ou de la haine.

Ils ont déserté les rangs de la monarchie, mais au milieu de cette foule en délire dont ils se sont faits les rois, ils ont perdu l'aurole divine et la couronne du poète. Mais je n'ai pas à m'occuper des monstrueux égarements de ces deux grands poètes. Leurs premiers chants ont donné à notre siècle une incomparable gloire.

Lamartine n'est pas le poète d'une nation ou d'une religion. Il est le poète d'une époque. C'est là le secret de ses succès et de sa gloire. Ce que tous sentaient comme lui sans le définir, il l'a exprimé dans une ravissante harmonie sans le définir davantage. Pour la première fois la poésie française ne s'était inspirée que d'elle-même. Elle sortait à flots immenses, mais limpides et purs du cœur du poète. L'âme parlait enfin: jusque là l'esprit seul avait parlé; l'âme parlait, et cette parole était vivante. C'était une harmonie, un soupir, une larme, une prière, une méditation, un rayon de soleil et d'espérance, un gémissement, un hymne, une extase d'amour. Ce n'était plus une poésie de convention avec une mythologie vieillie de dix-huit siècles. Cette poésie nouvelle était le langage d'une âme chrétienne et religieuse. C'était un immense progrès de l'art. Il était sorti de ce tombeau poli mais glacé où l'avait enfermé le dix-huitième siècle. Il vivait pour ne plus mourir.

Sans doute l'Art de Lamartine n'est pas parfait. S'il y a dans ses premières poésies, dans ses *Méditations* surtout et dans ses *Harmonies*, d'admirables inspirations chrétiennes, des idées élevées, des sentiments nobles et purs que le christianisme seul a fait germer au cœur de l'homme, si cette poésie si intime et si vraie est souvent chrétienne par le fond comme elle l'est par la forme, il y a aussi dans ses *Méditations* et plus encore dans ses *Harmonies* du vague et de l'indécision dans les idées et les sentiments qui laissent voir que la religion de Lamartine est plus souvent dans son imagination que dans son esprit et dans son cœur. Mais il a osé le premier après un siècle d'apostasies, de doute et d'incrédulité, chanter des hymnes de foi, d'espérance et d'amour. Il n'est pas allé assez loin, sans doute, dans cette voie; il a même passé une moitié de sa vie à défaire le chemin glorieux de sa jeunesse; mais il a eu l'impérissable gloire d'avoir montré à la poésie que désormais son seul chemin naturel, le seul qui la conduit au sublime, c'est le chemin du Calvaire et du Thabor et non celui de l'Olympe et du Parnasse. Il a marché le premier dans ce chemin de la vérité et de la gloire que venait d'indiquer Chateaubriand: il y a marché entouré de tous ses amours et ses espérances, chantant avec une ineffable harmonie les prières naïves de l'enfance, les ivresses et les abattements de la jeunesse, la foi et les doutes de l'âge mûr, les rêves de l'imagination et les déchirements du cœur, toutes les voix qui chantent dans la nature et dans l'âme humaine. Il a chanté surtout le tourment de la vérité et de Dieu; et si sa poésie s'arrête en chemin, si elle n'élève pas l'âme du lecteur jusques à Dieu sur les ailes puissantes de la foi, si trop souvent elle reste dans le nuage, du moins ce nuage n'est pas toujours plus près de la terre que du ciel. Elle ne fait pas assez connaître le Dieu qu'elle chante, elle ne l'aime pas assez. Elle dispose à l'aimer.

Je ne parle que des trois premiers volumes, qu'on ne s'y trompe pas. Je n'ai jamais assez eu d'esprit de pénitence pour lire les autres poésies de Lamartine. Je conviens sans peines des défauts des premiers. Si comme toujours, Lamartine rêve trop et pense trop peu; il est plus imaginaire que sensible; il berce et amollit trop souvent au lieu d'élever et d'attendrir. Mais dans ses beaux endroits il a plus d'élevation et de vérité que tout ce qui la précède. Je regrette qu'il n'ait pas toujours su ce qu'il disait, et qu'il se répète si souvent.

Victor Hugo est plus lyrique que Lamartine. Son génie est plus simple, plus varié, plus éclatant, plus riche, plus fort et plus sublime. Il n'a pas comme Lamartine une seule corde à sa lyre sur laquelle il chante toutes les émotions de son âme, tous les rêves et les caprices de son imagination. Il a chanté sur tous les tons ce qu'il y a de plus simple, de plus naïf et de plus gracieux dans la poésie et ce qu'il y a de plus sublime et de plus pompeux. Aucun poète de son pays n'a chanté avec autant de charme les grâces aimables de l'enfance. Aucun n'a chanté avec plus d'éclat et de grandeur la gloire et les infortunes de l'empire et mieux fait ressortir ce contraste du conquérant vainqueur du monde, puis dormant seul sur un rocher

au milieu de l'Océan. Aucun n'a chanté avec plus de charme les souvenirs d'enfance, les joies pures et saintes de l'âme, les premières et les plus suaves émotions du cœur. Aucun n'a peint avec de plus éblouissantes splendeurs toutes les beautés de la nature. Souvent l'inspiration lyrique d'horde dans ses chants, depuis ses premières *Odes* et *Ballades* jusqu'aux *Chants du Crépuscule*. Sans doute le flot n'est pas toujours pur et le génie du poète a perdu de sa beauté première dans les *Orientales*, les *Chants du Crépuscule*, les *Rayons* et les *Ombres*; mais jusque-là, malgré des défauts incontestables, l'abus de la description, la profusion des détails, les bizarreries, et ce qui est moins pardonnable, un penchant de plus en plus marqué à la volupté, une grande part reste encore à l'admiration. Depuis, le poète est descendu bien loin de ces hauteurs. Il est descendu si bas qu'un œil chrétien n'ose plus le regarder. Mais les premiers chants de son génie n'en sont pas moins les plus belles inspirations de la lyre française et la plus grande gloire poétique de notre siècle.

À côté de ces deux chantes inspirés une voix moins éclatante et moins harmonieuse, mais plus pure et plus chrétienne, chantait des hymnes de foi et d'amour. Éteinte aujourd'hui, elle n'est pas oubliée. La Bretagne se souviendra longtemps sans doute de son poète catholique, Edouard Turquety. La postérité aura un souvenir pour cette grande âme qui, dans un siècle de décadence, eut le courage de chanter la foi de son premier âge et d'y mourir fidèle.

On a dit que le théâtre de Corneille est une école de héros. Les poésies de Turquety valent mieux encore: elles sont une école d'hommes et de chrétiens. Il n'y a peut-être pas de poète, au moins parmi les Français, plus propre à faire des hommes et des chrétiens. Il n'y en a pas qui aient le cœur plus pur et les sentiments plus nobles et plus élevés. Ce serait une belle œuvre de faire un recueil de ses plus belles poésies pour la jeunesse amie des lettres. Il y aurait peu de lectures plus saines et de plus agréables.

Comment se fait-il donc que Turquety semble inconnu d'un si grand nombre de lecteurs? La raison en est bien simple, c'est qu'il n'a jamais voulu flatter les vices de ses contemporains. Les méchants n'ont pas voulu le connaître parce qu'il était catholique, et comme il arrive trop souvent, les bons sont entrés innocemment dans cette conspiration du silence, la plus cruelle de toutes. Je ne soutiendrais pas que les vers de Turquety vaille en général celui de Victor Hugo et de Lamartine, ni que son imagination vaille la leur; mais il y a des pages naïves, simples, élevées que ses deux devanciers n'auraient pas su écrire.

On ne voit généralement dans Turquety qu'un reflet des qualités et des défauts de Hugo et de Lamartine. C'est une injustice. Je ne dis pas que cette appréciation manque tout à fait de justice; mais elle est incomplète. Hello a dit: "L'Art est le souvenir de la présence universelle de Dieu." C'est là le grand mérite de Turquety et son originalité. Il se souvient toujours de Dieu.

X

POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES ANGLAIS

La poésie lyrique chez les Anglais n'a été le plus souvent ni nationale, ni religieuse. Elle s'est trop tenue dans l'imitation des formes antiques. Il lui manque trop souvent la spontanéité, l'essor puissant, le vol libre entre la terre et le ciel. Trop rarement elle épanche les émotions les plus intimes de l'âme, parce que jamais elle ne chante le tourment des choses éternelles, la soif de la vérité et d'un amour trop grand pour la terre. Elle ne pleure pas avec ces larmes, elle ne soupire pas avec ces soupirs de l'âme chrétienne.

Le premier lyrique qu'ait eu l'Angleterre, c'est Dryden, le poète de la satire et de l'indignation. Son ode sur la musique, *Alexander's Feast*, est un chef-d'œuvre d'harmonie et de versification; mais on y chercherait vainement l'inspiration. Ce n'est qu'une ode païenne adressée à la vierge patronne de la musique, Ste. Cécile.

Au dix-septième siècle, Thomas Gray se fit une grande renommée poétique par un petit nombre d'odes dont quelques-unes trahissent les dons éminents du génie lyrique. *L'Épigramme écrite dans un cimetière de campagne* est l'œuvre d'une imagination gracieuse et tendre. Avec un peu plus de clarté le *Barde* serait un chef-d'œuvre. C'était la première fois que la lyre anglaise frémissait d'enthousiasme. Gray n'y retourna plus. Sa poésie est toujours harmonieuse et savante, élevée sans exagération et sans enflure. Il eut, avec une imagination forte plutôt que riche, une exquise sensibilité et le don de l'harmonie.

Coleridge son contemporain prodigua les couleurs d'une imagination riche et profonde. Ses odes souvent pleines de mouvement ont plus de fureur que d'inspiration. Je lui voudrais plus de sobriété et moins de rhétorique révolutionnaire.

Les poésies de Wordsworth, simples dans l'expression, sont souvent tendres et rêveuses; mais elles ressemblent trop à des dissections de sentiments.

Byron avec un talent original et élevé n'a été qu'un poète de fantaisies et de fort mauvaises fantaisies. Il serait impossible de lui contester une imagination brillante et féconde, une expression hardie et simple à la fois, harmonieuse et pittoresque, le don éminent d'animer les créations de son esprit. Mais là doit se borner l'éloge. S'il y a des sentiments dans Byron, c'est ordinairement un sentiment qui n'a rien de pur, rien de noble, rien de grand et qu'un chrétien ne peut écouter qu'en baissant la tête et en rougissant. Sa fierté et sa grandeur ne sont au fond que de la bassesse et de l'orgueil. Il y a deux exceptions sans doute. Il y a çà et là des strophes, des morceaux qu'on viderait un poète honnête et chrétien. J'en veux citer un exemple tiré de son plus mauvais ouvrage.

"Ave Maria! sur la terre et les flots cette heure céleste, ô Marie, est la plus digne de toi.

"Ave Maria! Bénie soit cette heure! Bénis soient le temps, le climat, le pays où si souvent j'ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre! La cloche aux sons graves se balançait dans la tour lointaine; les mouvantes vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à moi. Aucun souffle n'agitait l'air aux teintes de roses, et cependant les feuilles de la torré frémissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

"Ave Maria! c'est l'heure de la prière! Ave Maria! c'est l'heure de l'amour! Ave Maria! O Marie, permets que nous élevions nos regards vers ton Fils et vers toi, Ave Maria! Oh! qu'il est beau ce visage, et ces yeux baissés sous les ailes de la colombe toute-puissante? Qu'importe que ce ne soit là qu'une image peinte; non, ce tableau n'est pas une idole, c'est la réalité même."

Ce n'est pas la seule inspiration catholique de Byron. Mais elle est si rare. Dans l'ensemble il y a peu d'œuvres poétiques aussi bien faites pour flétrir les cœurs et avilir les âmes. Trois